



RÉGIS BELLEVILLE

MÉMOIRES DU DÉSERT

À L'AUTRE BOUT DU MONDE



Éditions
de La Martinière

Extrait de la publication

MÉMOIRES DU DÉSERT

Du même auteur

Au-delà des sables
Arthaud, 2004

L'Or du diable
Presses de la Renaissance, 2008

Voyage au bout de la soif
Transboréal, 2010

RÉGIS BELLEVILLE

**MÉMOIRES
DU DÉSERT**

Éditions de La Martinière

Par souci de confidentialité, certains noms ont été réduits à leur initiale et certains prénoms, ainsi que certains lieux, modifiés.

ISBN : 978-2-7324-5555-6

© Les Éditions de La Martinière, 2012
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : octobre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Le Sahara et sa géopolitique

Le vrai Sahara, dans ses parties les plus arides et les plus reculées, est fort différent de l'imaginaire collectif, cliché que vendent la plupart des agences de voyages pour assouvir la soif d'exotisme du touriste. Le fier chamelier enturbanné, monté sur son vaillant dromadaire, a inexorablement laissé la place au véhicule tout-terrain qui sillonne ces contrées dans un nuage de poussière, de gasoil et de vacarme. Les régions désertiques, envahies les mois d'hiver par des cohortes de voitures remplies d'Occidentaux en quête d'aventure et de dépaysement, représentent en réalité moins de 10 % de la surface totale du Sahara. Apport financier non négligeable pour les populations locales, ces voyages organisés jouissent d'une sûreté maximale grâce à un quadrillage militaire de ces zones sensibles. Toujours ancré dans la carte postale, le Touareg, emblématique « homme bleu » de ces régions sableuses, ne représente que le quart de la population saharienne, qui reste constituée essentiellement de populations arabes (Maures, Bérabiches, Kountas, Toubous, Bédouins).

Or ce désert, en raison de sa tradition historique liée à sa géographie particulière, frontière entre le Maghreb et le Sahel, et des enjeux économiques et géopolitiques contemporains, est une terre de trafics en tout genre, de rébellions, de guérillas et de mouvements humains de

toutes sortes, généralement abandonnée par les pouvoirs étatiques des pays limitrophes. Depuis plusieurs années, le Sahara est devenu également un sanctuaire pour les salafistes qui ont fait allégeance à Al-Qaïda. Ces groupes armés menacent directement les intérêts occidentaux, à travers des revendications et des actes terroristes, dont les enlèvements de ressortissants étrangers fort lucratifs, les attentats à l'explosif ou les exécutions. Autant dire qu'il n'est pas toujours aisé de traverser certains secteurs de non-droit sans la protection d'une chefferie coutumière ou de personnes influentes dans ces milieux. Outre les dangers déjà considérables que présente cette nature hostile, le « facteur humain » y est loin d'être négligeable malgré la faible densité de population. On dit que le désert efface les traces et étouffe les bruits. Et si certains hommes qui le hantent peuvent être méprisables par leurs méfaits, leurs actes ou leurs convictions extrémistes, il faut leur reconnaître le courage d'affronter un territoire rempli de pièges, où la vie humaine n'a de place qu'à l'aune de grands sacrifices.

Dans cette zone géopolitique très complexe, les intérêts énergétiques et minéraliers des pays développés prédominent. L'approvisionnement en énergie fossile est la priorité de notre monde moderne. Mais, en dehors du pétrole, de l'or, du diamant, du fer, du cuivre, du phosphate et naturellement de l'uranium – dont les réserves sahariennes sont immenses mais difficiles à extraire dans un environnement isolé et exempt d'eau –, les terres rares représentent un des plus grands enjeux stratégiques et internationaux de demain. Un secteur économique très convoité et ultrarentable, avec ses dix-sept minerais – scandium, yttrium, lanthane, cérium, praséodyme, néodyme, prométhium, samarium, europium, gadolinium, terbium,

dysprosium, holmium, erbium, thulium, ytterbium, lutécium – qui selon les experts représentent un quart des matériaux nécessaires à la fabrication des nouvelles et hautes technologies, dont les énergies vertes en plein essor. Ces métaux aux propriétés physico-chimiques très voisines sont utilisés dans les disques durs des ordinateurs, les conducteurs des moteurs électriques, les aimants destinés aux moteurs automobiles hybrides, les ampoules basse consommation, les écrans à rayons X, les téléviseurs écrans plats, les téléphones portables, les éoliennes, les technologies solaires, les piles à combustibles... et surtout le matériel militaire, hautement stratégique : des radars de surveillance aux missiles, en passant par les lasers ou les satellites de communication.

Aujourd'hui, les industries de défense sont donc très fortement dépendantes des terres rares. La Chine contrôle 96 % de l'offre grâce à ses gisements en Mongolie ou au Tibet et réduit régulièrement ses exportations face à une demande en constante croissance (10 % par an). L'ensemble des industries de haute technologie est affecté par ces restrictions, ce qui suscite l'inquiétude des principaux pays utilisateurs, dont les États-Unis, le Japon et l'Union européenne, et engendre depuis quelques années un surcroît de prospection dans les régions sahariennes.

AQMI, la branche saharienne d'Al-Qaida

Les mouvements clandestins ont adopté les vastes étendues désertiques du Sahara et profitent ainsi d'immenses no man's lands à l'écart des autorités étatiques. Les pays comme l'Algérie, le Maroc, la Mauritanie, le Mali, le Niger, la Libye, la Tunisie, le Tchad et le Soudan sont tous concer-

nés par l'implantation de plus en plus massive d'une contrebande très structurée et diversifiée – marchandises, armes, drogues, trafic humain... – et de bases du terrorisme islamique. Les zones difficiles d'accès et compliquées à gouverner sont devenues attrayantes pour les groupes terroristes exilés de leurs retraites d'Afghanistan et du Moyen-Orient. Les pays du pourtour saharien apparaissent de plus en plus comme une terre de recrutement favorable, prédisposée à subir l'influence de groupes radicaux qui apportent aux populations nomades une réponse appropriée à leur sentiment d'exclusion vis-à-vis des autorités légales.

Le Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) a vu le jour en 1998. Il souhaite marquer son désaccord avec les pratiques du Groupe islamique armé (GIA) algérien, jugées trop violentes et barbares. Le mufti du GIA, Aboû Qatâda al-Falestini, décide alors la création d'un mouvement dissident. Il charge à ce titre Hassan Hattab de concevoir une nouvelle organisation salafiste. Au début, le principe fondamental du GSPC était de ne s'attaquer qu'aux cibles militaires et non pas aux civils. À la fin de l'année 1999, suite à l'entrée en vigueur de la Concorde civile en Algérie, amnistiant les repentis terroristes, le GSPC, irréductible, devient la dernière organisation islamiste armée active en Algérie. Par la suite, le groupe extrémiste algérien entre en contact avec Al-Qaida, se rapproche de la « base » et devient une organisation internationale qui se réclame d'Oussama Ben Laden. À partir de juillet 2005, cette convergence entre le GSPC et Al-Qaida se traduit par des communiqués concordants ou concomitants. À l'occasion du cinquième anniversaire des attentats du 11 septembre 2001, le GSPC est officiellement reconnu par les responsables d'Al-Qaida. « Le GSPC doit devenir l'os dans la gorge des croisés américains et français », clamait

Ayman al-Zawahiri, le numéro deux d'Al-Qaida, dans une vidéo en date du 11 septembre 2006. Le 24 janvier 2007, le GSPC déclare, avec l'accord de Ben Laden, qu'il s'appellera dorénavant Al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI).

AQMI a menacé de s'en prendre directement à la France et aux intérêts occidentaux représentés dans tous les pays du Maghreb. Les spécialistes s'accordent à penser que cette organisation, grâce à son ensemble de katibas – des phalanges armées d'une centaine de djihadistes chacune –, est sans conteste la plus organisée, la plus fédératrice et la mieux implantée en Europe, et par conséquent la plus susceptible de perpétrer des attentats meurtriers en France. Les territoires sahariens très peu peuplés du Mali et de la Mauritanie abritent de nouveaux camps d'entraînement pour les activistes internationaux. À l'issue d'une ou plusieurs formations de quarante-cinq jours dans ces camps d'entraînement, les combattants sont envoyés vers l'Irak et l'Afghanistan. Ces bandes armées bénéficient par ailleurs d'un soutien des populations nomades sahariennes et de la logistique des trafiquants arabes et touaregs. Discrète et extrêmement mobile, la branche saharienne la plus ancienne, conduite par l'émir Mokhtar Belmokhtar, et qui n'est pas forcément la plus radicale, est cependant la plus dangereuse et la plus méconnue quant à son organisation, son trafic clandestin, ses ramifications et ses intentions internationales.

La branche saharienne d'AQMI centralise de façon croissante les opérations et la logistique des groupes salafistes autonomes du Maroc (GICM), de la Tunisie (GIDT) et de la Libye (GICL), mais également le lucratif contrôle de la contrebande. Cette composante inquiète les services de renseignement occidentaux par sa réelle capacité de nuisance au-delà du Sahara, grâce aux revenus considérables

que rapportent les trafics et dans une moindre mesure l'enlèvement d'Occidentaux. Actuellement, il semblerait, malgré les différends idéologiques, qu'il y ait un statu quo entre les différentes katibas AQMI et les groupes rebelles touaregs. Sans doute se partagent-ils les régions selon des accords mutuels et un soutien bilatéral. Arrivées en grande quantité depuis 2005, la cocaïne et l'héroïne, nouvelle marchandise en provenance d'Amérique du Sud et d'Extrême-Orient, bouleversent les rapports établis entre les différentes tribus sahariennes. Cette drogue à destination de l'Occident est une manne pour tous les passeurs africains. Selon l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime (UNODC), en 2009, vingt et une tonnes de cocaïne d'un montant de 900 millions de dollars, l'équivalent du produit national brut (PNB) de la Guinée et de la Sierra Leone réunies, ont transité par le Sahara. AQMI se serait spécialisé dans la sécurisation contre dividendes de ces convois toxiques à destination du nord.

La traque des islamistes lancée dès 2002 s'est traduite par le renforcement des accords militaires entre les pays occidentaux et les pays du Maghreb. La Pan Sahel Initiative (IPS), mise en place par le département d'État américain en 2003, est une action d'assistance et de formation fournie par le Pentagone aux armées et aux services de sécurité de quatre, puis de neuf pays de la région, afin de les aider à lutter contre le terrorisme. En 2004, quelque quatre cents hommes des forces spéciales américaines, dont une partie basée à proximité de Tamanrasset, avaient participé à des exercices militaires au sud de l'Algérie. Dans le prolongement de ce plan, rebaptisé Trans-Saharan Counterterrorism Initiative (TSCTI) en 2005, le président américain George W. Bush annonça début 2007 la création d'un centre de commandement militaire spécial pour

l'Afrique (Africom). Sa mission principale serait de développer la coopération militaire américaine avec les pays africains et de mener si nécessaire des opérations sur le terrain. Aujourd'hui, cette action est une des priorités de la politique de Barack Obama, reflétant le nouvel intérêt stratégique et économique des Américains pour cette partie du continent africain. À échéance des sept prochaines années, ce sont près de 600 millions de dollars que le Pentagone prévoit d'investir dans son partenariat contre le terrorisme transsaharien. Le programme concerne neuf pays à la périphérie du Sahara : l'Algérie, le Mali, la Mauritanie, le Maroc, le Niger, le Nigeria, le Sénégal, le Tchad et la Tunisie.

Plusieurs raisons expliquent l'intérêt croissant des États-Unis pour l'Algérie. Il s'agit tout d'abord d'un pays qui possède une expérience certaine dans le domaine de la lutte antiterroriste, notamment depuis plus de dix ans contre le GSPC. Ensuite, ce pays détient l'armée frontalière la plus importante et la mieux dotée des régions sahariennes. Enfin, il occupe une position clé aussi bien vis-à-vis des pays maghrébins et africains qu'aux yeux de l'Union européenne et, plus largement, de l'Occident. Les États-Unis sont parfois soupçonnés d'amplifier la menace terroriste au Sahara pour y justifier leur présence militaire afin, notamment, de profiter de son sous-sol riche en pétrole, uranium, phosphates et terres rares, dont certaines, récemment découvertes, sont extrêmement prometteuses. Il semble donc impératif pour les Américains de garantir par tous les moyens leur accès futur à ces matières premières, surtout au moment où la Chine, de plus en plus présente, étend son influence économique et diplomatique sur tout le continent. La présence américaine dans ces régions illustre aussi très probablement

la volonté de Washington de maîtriser les flux énergétiques. D'ici à 2020, près de 25 % du pétrole américain proviendra d'Afrique contre 12 % aujourd'hui. Dès lors, la stratégie américaine pourrait se résumer à deux axes fondamentaux : un accès illimité aux marchés sources ; la sécurisation militaire des voies de communication pour permettre l'acheminement des produits. Pour Washington, le Sahara et l'Afrique noire sont deux réservoirs d'énergie fossile complémentaires du Moyen-Orient. Aussi ces actions permettent-elles aux États-Unis de s'implanter durablement dans les États pétroliers africains. Rappelons que les produits pétroliers constituent 87 % du commerce entre les États-Unis et l'Afrique ! Par conséquent, la dénomination d'« Axe du Mal » employée par l'Administration Bush pour désigner la géographie du terrorisme qui s'étend de l'Afrique de l'Ouest au Moyen-Orient trouve de nombreuses justifications, souvent éloignées de la supposée croisade idéologique contre Al-Qaïda.

L'émir Mokhtar Belmokhtar

Basée sur une structure hiérarchique pyramidale, l'organisation AQMI a comme dirigeant Abdelmalek Droukdel qui, installé à l'est d'Alger, contrôle surtout le nord de l'Algérie. Chaque katiba conserve une très grande indépendance de décision et d'action, et l'organe central (le conseil des sages) n'a que peu d'influence sur les deux chefs actuels des katibas actives au Sahel : Mokhtar Belmokhtar et Abdelhamid Abou Zeid. Aujourd'hui, ces derniers coordonnent également les nouvelles factions, comme le Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest (MUJAO) et Ansar Dine. Belmokhtar, chef de la

katiba Al-Moulathamoun, règne depuis de nombreuses années en maître sur les routes clandestines du Sahara. C'est lui, le principal fournisseur logistique d'AQMI en armes et en véhicules. Surnommé « L'Insaisissable » par un ancien chef des services français de renseignement, à la fois terroriste, contrebandier et brigand, il a mis à profit sa grande connaissance du désert et de solides alliances tribales et familiales avec des groupes locaux pour sillonner à sa guise la « zone grise », territoire central très difficile à contrôler, qui se situe aux confins du sud de l'Algérie, du Tchad, du Mali, du Niger et de la Mauritanie.

D'après les maigres renseignements dont on dispose sur sa personne, il serait né en juin 1972 à Ghardaïa, à six cents kilomètres au sud d'Alger. En 1991, il rejoint les moudjahiddines afghans en lutte contre l'armée soviétique. À peine âgé de 19 ans, il intègre les camps d'entraînement qui vont se transformer en bastions d'Al-Qaida, rencontrant les hommes qui deviendront plus tard des responsables de cette structure. Dans une de ses rares interviews, diffusée en novembre 2007 par un forum djihadiste, il déclare avoir été captivé, très jeune, par les exploits des moudjahiddines et affirme avoir combattu les soldats russes en Afghanistan. Ayant perdu un œil au combat, officiellement à cause d'un éclat d'obus, il gagne l'un de ses nombreux surnoms : « Laouar » (Le Borgne). Il rentre en Algérie en 1993, un an après l'annulation par le régime des élections remportées par le Front islamique du Salut (FIS). Son expérience afghane lui permet de devenir très vite l'un des chefs militaires du GIA, dans sa région natale, le Sud algérien qu'il connaît parfaitement. À la fin des années 1990, cette zone prend une importance primordiale car c'est devenu l'unique centre d'approvisionnement en armes et en matériel en provenance d'Afrique de l'Ouest

pour les maquis afghans. Les routes d'approvisionnement à partir de l'Europe ont été coupées. En 1998, il rejoint le GSPC et, pour financer ces achats d'équipement, se lance à grande échelle dans la contrebande de cigarettes, de voitures volées, le racket des filières d'émigration clandestine ou, plus tard, le trafic de drogue. Il lie de solides alliances familiales en épousant plusieurs femmes issues de tribus bérabiches et touarègues influentes, grâce auxquelles il est constamment prévenu des mouvements des forces de l'ordre dans ces régions où rien n'échappe aux nomades du désert. Ses troupes très mobiles, équipées de 4 × 4 et de camions puissants, sont ravitaillées par les communautés locales ou par des réserves secrètes enterrées dans le désert. À la suite de dissensions internes au sein du GSPC et de sa transformation en AQMI, il est remplacé à la tête de la « 9^e région » (le Grand Sud algérien) par Abou Zeid, nommé par Droukdel, l'émir d'AQMI. Abou Zeid est un ancien lieutenant de Belmokhtar. Il prend la direction de son propre groupe de combattants et écume alors le nord du Mali et le Niger. Il devient un idéaliste pur et dur, avec lequel il est très difficile de dialoguer, l'argent des rançons ne passant pour lui qu'au second plan derrière sa cause première, « le djihad ».

Belmokhtar se replie donc sur la partie occidentale du Nord-Mali et se déplace en permanence, le plus souvent entre les frontières du Mali, de l'Algérie et de la Mauritanie, pour éviter d'être repéré. Il a bénéficié pendant des années d'un droit d'asile officieux au Nord-Mali, à la suite de son intervention dans le dénouement heureux de l'enlèvement de touristes allemands et autrichiens en 2003.

L'exploration saharienne

Les régions sahariennes sont encore largement prometteuses pour l'exploration et la recherche scientifique. Aujourd'hui, la surface globale de notre planète n'est plus un mystère : elle a été largement photographiée par les avions et les satellites, puis entièrement examinée, décor-tiquée, interprétée et reportée sur des cartes ou des logi-ciels. Ainsi, la couverture aérienne terrestre est totale, elle ne possède plus de zones géographiques émergées inconnues, plus de *terra incognita*. Pourtant, au niveau du sol, à hauteur d'homme, il existe encore des zones grises – zones découvertes mais oubliées ou zones de conflits – et quelques rares petites zones blanches restées vierges de toute tentative de pénétration humaine. L'étendue saha-rienne est sans doute par son immensité et l'hostilité de son milieu aride aux températures élevées une des rares régions terrestres qui réunit ces deux types de terrains et une des plus propices aux découvertes scientifiques.

Le Sahara a une superficie approximative de neuf mil-lions cinq cent mille kilomètres carrés, c'est le plus vaste désert chaud de la planète. De l'océan Atlantique à la mer Rouge, il coupe le continent africain en deux, sépa-rant le monde méditerranéen de l'Afrique noire. Dans cette gigantesque étendue désertique, il existe des zones hyperarides peu ou pas explorées (la Majâbat al-Koubrâ, le Tanezrouft, le Ténéré et son Grand Erg de Bilma, le désert libyque). Ces régions souvent très sablonneuses et difficiles d'accès, au degré d'humidité très faible, ont une géomorphologie et une structure géologique qui ne per-mettent pas une exploitation aquifère (puits, forages ou palmeraies), ce qui les rend, par la force des éléments cli-

matiques, inhabitables. Leur extrême aridité en a fait des territoires impropres à toute forme de vie biologique non adaptée. Par sa climatologie singulière (pluviométrie des plus réduites), le Sahara a la particularité, sur sa surface, de ne posséder presque aucun dépôt sédimentaire récent. Par endroits affleurent de nombreuses couches géologiques très anciennes témoignant de l'histoire et de la formation de notre planète. En permanence, les sables se déplacent sous l'action du vent et découvrent ou recouvrent ainsi certaines zones. Ils protègent puis libèrent sans cesse de nouvelles parties du paléosol saharien, laissant la place à de perpétuelles découvertes sur la superficie d'un territoire qui, rappelons-le, est considéré comme le berceau de l'humanité. Il n'est pas rare en progressant dans les secteurs interdunaires de laisser ses traces sur un sol dont la surface a plusieurs centaines de milliers d'années, comme en témoignent les nombreuses découvertes de bifaces gréseux ou de galets aménagés qui peuvent jalonner une journée de méharée (marche à pied en zone désertique). Ce qui, évidemment, a un grand intérêt pour les sciences de la terre et même, plus récemment, les sciences du vivant. La curiosité scientifique et la soif d'exploration m'ont conduit à apprendre simultanément le métier de chameelier et les techniques de survie en milieu désertique pour arpenter, seul, ces contrées hostiles.

La gestion de la solitude, de la déshydratation et du stress lié aux conditions extrêmes reste aujourd'hui une priorité lors de mes expéditions à dos de dromadaires. Tout en repoussant les limites de l'adaptation humaine à ce milieu désertique opposé à la vie, ces progressions sahariennes me permettent également de procéder à une observation de terrain et à une collecte de données importantes pour la communauté scientifique. Les programmes

de recherche sont spécifiques à la problématique de cet environnement aride et issus de thématiques aussi variées que la physiologie ou la psychologie humaines dans la déshydratation, la connaissance cartographique, la minéralogie des météorites, la microbiologie dans la collecte de nouveaux micro-organismes extrémophiles telluriques, ou encore la climatologie des vents de sable. Ces méharées hauturières me conduisent souvent à traverser des territoires peu connus où se situent encore quelques petites zones inexplorées, offrant ainsi des données scientifiques privilégiées sur des écosystèmes vierges.

Les études portant sur l'adaptation du corps humain à la déshydratation ont rarement été réalisées sur le terrain. Ces immersions sahariennes dans des conditions d'exposition aussi intenses et pour une durée aussi longue proposent de réelles et nouvelles voies de prospection scientifique. Je sers de « sujet » pour ces expérimentations médicales en environnement extrême.

Les conséquences de la chaleur et de la soif affectent avant tout les mécanismes de la thermorégulation humaine en les repoussant à leurs limites. Les études sont basées sur le suivi du « stress oxydatif », c'est-à-dire la sécrétion de radicaux libres qui augmente significativement face aux différentes agressions émanant de ce type de situation. Le protocole physiologique est corrélé *in situ* à l'évaluation des effets de la déshydratation, de la solitude et de la survie en milieu hostile sur la perception cognitive, la mémoire, la fatigue et la prise de décision.

La géologie du Sahara est dans son ensemble assez bien connue, mais les prélèvements, dans certaines régions difficiles d'accès, font encore défaut et sont indispensables pour confirmer ou infirmer les hypothèses scientifiques sur certaines aires de sédimentations paléolacustres, les

modélisations de stratifications et de structures rocheuses ou la glaciologie de l'ordovicien pendant la grande période de l'ère primaire. En effet, il y a 450 millions d'années, le Sahara appartenait au supercontinent nommé Gondwana, il se situait alors au pôle Sud et était entièrement recouvert d'une calotte glaciaire (inlandsis) de façon comparable à ce que nous connaissons aujourd'hui en Antarctique.

L'écorégion saharienne possède une faune et une flore exceptionnelles, mais encore peu étudiées et par conséquent mal connues. Dans les biotopes extrêmement arides, l'observation de certaines plantes ou la découverte de nouvelles espèces adaptées intéressent les botanistes. En utilisant pour survivre des symbioses métaboliques avec leur environnement, certains végétaux ont développé des stratégies uniques et spécifiques d'acclimatation face à leur milieu défavorable. Aujourd'hui, la plupart de ces associations symbiotiques ne sont toujours pas décryptées par les spécialistes et restent un mystère pour la compréhension de l'évolution biologique.

Quelques espèces animales spécifiques ou endémiques à ces régions retirées n'ont que très peu ou jamais été observées dans leur environnement naturel. Tout en assurant la préservation et la protection de cette fragile biodiversité, les études éthologiques et biologiques de ces animaux *in situ* contribuent à une meilleure compréhension de leur comportement, de leur mode de reproduction, de leurs habitudes alimentaires ou de leurs techniques de survie en milieu désertique. Les différentes collectes de données et le repérage de sites paléolithiques ou néolithiques non répertoriés permettent de renseigner les chercheurs sur les peuplements, les activités et les migrations de l'homme pré-historique aux différentes périodes humides dans le Sahara.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 108650 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE